
PRIX : SOIXANTE CENTIMES

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS BI-MENSUELLEMENT

Quatrième Année — Deuxième Période

SOMMAIRE :

Henry Fèvre : *Indications politiques.*

Dauphin Meunier : *L'Amour et la Chimère*, poésie.

Henry Albert : *Solness le Constructeur.*

Emile Cère : *Le Bréviaire du Bouddhiste.*

H. de Malvost : *Spécialités en Art.*

Paul Adam : *Critique des mœurs.*

René Boudard : *Le Docteur Pascal.*

PARIS

ERNEST KOLB, ÉDITEUR

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

Tous droits réservés.

ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant les 10 et 25 de chaque mois

ABONNEMENTS

	UN AN	SIX MOIS
PARIS.	10 francs	— 6 francs.
PROVINCE	12 francs	— 7 francs.
UNION POSTALE	14 francs	— 8 francs.

Le numéro : 60 centimes

Pour tout ce qui concerne la Direction, la Rédaction et l'Administration, s'adresser à l'Éditeur, **Ernest KOLB, 8, rue Saint-Joseph, Paris.**

INDICATIONS POLITIQUES

Par la plus légère inconséquence, j'entends une foule de personnes judicieuses se plaindre, non sans raison, de la médiocrité et de la bassesse ordinaire du personnel parlementaire et de l'insuffisance des candidats où il se recrute : les affaires du pays sont ainsi abandonnées à la tourbe des politiciens de profession qui en vivent et les exploitent ; par contre un homme désintéressé et honnête, un homme de talent, un indépendant, prétend-il briguer à son tour les suffrages et entrer dans la politique active, les mêmes personnes judicieuses se récrient au plus vite : « Allons donc ! Un tel, faire de la politique ! Ça n'est pas son affaire. Où va-t-il se fourrer ? » Et l'on sourit avec malice comme à une bévue. La gaieté ne s'accroît que davantage s'il s'agit d'un homme de lettres, d'un écrivain qui, fort de son œuvre et d'un passé de travail,

manifeste une intention de candidature. C'est à qui haussera les épaules.

M. Maurice Barrès a trouvé ainsi beaucoup de scepticisme et d'ironie quand il s'est mêlé de politique, Encore, à la rigueur, ce scepticisme pouvait-il avoir une apparence de raison devant la jeunesse de l'écrivain et le dandysme élégant et subtil du talent qu'on lui connaissait alors, bien qu'en somme ce me semble déjà un titre fort sérieux et pas banal et qui vaut bien un diplôme de vétérinaire ou une existence d'avocat de province, que d'être jeune et d'avoir du talent. Mais où cette ironie et ce scepticisme ne se comprennent plus du tout, c'est quand ils s'adressent à un homme comme M. Henry Becque, qui se présente décidément à la députation à Paris. Alors je ne comprends plus. A moins d'être anarchiste et de condamner en bloc toute élection ou de couvrir quelque malveillance littéraire à l'encontre de l'auteur des *Corbeaux*, je ne vois pas qu'il y ait à prendre le moindre petit air ironique.

Au contraire. Car si c'est un homme honnête et de talent qu'il vous faut, je m'imagine bien que le voilà.

Du désintéressement et de la probité, certes ! La probité d'un auteur qui a préféré mener une vie de pauvreté et de fierté devant toutes les tentations du théâtre, qui a sacrifié la fortune des succès faciles à sa conscience d'artiste, la probité d'un homme qui n'a jamais fait une concession d'idée ni de fait aux hommes et aux choses, qui a énergiquement gardé son art pur de tout compromis et sa personne indépendante, jusqu'à en paraître sauvage, et quand il savait que le moindre compromis l'aurait enrichi : cherchez ailleurs une probité comme celle-là, un désintéressement aussi haut, une âme aussi pure et aussi

forte. Et vous qui vous plaignez qu'il n'y ait plus d'honnêtes hommes, rangez-vous.

Du talent aussi. Vous demandez du talent, un homme qui soit quelqu'un. Vous déplorez la médiocrité et la platitude des candidats. Cessez vos plaintes. Voici quelqu'un : le novateur hardi et incorruptible qui, depuis vingt ans, bat en brèche le théâtre conventionnel et de mensonges qui effémine et abêtit l'esprit public, et qui y a fait la brèche par où un art nouveau, indiqué par lui, entrera ; l'écrivain jeune, ardent, humain et socialiste de *Michel Pauper*, l'écrivain robuste et sarcastique, social encore, des *Corbeaux*, l'auteur de la *Parisienne*, le fustigateur des *Polichinelles* de la finance et de la politique ; un auteur de premier ordre, un esprit supérieur, d'une belle bravoure et d'une belle netteté française, un caractère de trempe, certes, en fait de candidat. Vous n'avez pas à vous plaindre.

Ah ! si il y avait une jeunesse, si la jeunesse était jeune, comme elle devrait voter en masse pour M. Henry Becque, et l'acclamer et le porter triomphalement à la Chambre. Quelle belle protestation en face des panamistes et des médiocres ! Oui, il faudrait le crier bien haut, le claironner partout. Enfin, nous avons un honnête homme et un homme de talent qui se présente aux élections ! C'est à qui devrait prêter ses bras pour le hausser plus haut, le montrer à la France, à l'Europe ! C'est si rare...

Son programme ? Le programune de M. Henry Becque ! Ma foi, je ne le connais pas. Nous en donnera-t-il un ? c'est possible. Mais quel programme me faut-il de plus que son nom, ses œuvres et sa vie ? Et puis un programme est toujours chose étroite et inutile. A quoi bon promettre des choses qu'on ne pourra peut-être pas tenir, s'enfermer soi-même dans des

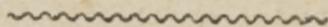
restrictions, engager sa volonté? C'est une des bêtises du suffrage universel, les programmes. Seuls, les médiocres en ont besoin. M. Becque, lui, pourrait se passer d'exposer ses intentions. Nous le connaissons— Quel que soit son programme, nous savons qu'à la Chambre, si la Chambre a l'honneur de le posséder, il ne perdra pas une occasion de parler humainement et généreusement, sur les choses sociales principalement, sur les choses littéraires aussi, qu'il sera toujours là pour défendre la droiture, et la vérité, et la liberté. Et cela nous suffit.

Arrière les épiciers, marchands de chocolat en gros et de confitures teintes, maîtres de forges de Georges Ohnet ou ingénieurs de Ludovic Halévy, médecins de campagne, avocats, raseurs, phraseurs, politiciens, batraciens... Nous avons mieux.

Un auteur dramatique! Un littérateur! Oui. Et ne faites pas la petite bouche. C'est donc si difficile que ça, la politique?

Raison de plus alors, farceurs!

HENRY FÈVRE.



L'Amour et la Ghimère

POÉSIE

A Henry Harland

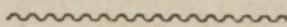
Suivi de ses bacchantes aux tambours de basque,
Toutes soufflant les flammes de leurs cheveux d'or
Sur l'onde hier dormante au marbre de la vasque
Où, troublée en son lit, la CHIMÈRE se tord,

L'AMOUR qu'un cygne porte vient livrer l'assaut
Au monstre dévorant dont nous sommes la proie;
Et sa flèche le perce au gré de notre joie
De mille trous qui font jaillir des trombes d'eau.

Mais la Mort se détourne de cette querelle,
Et voici qu'en pitié de tant d'effort défait,
Du mal qu'à la CHIMÈRE notre AMOUR a fait
Secrètement nos âmes saignent avec Elle.

DAUPHIN MEUNIER.

A Versailles, juillet 1893.



SOLNESS LE CONSTRUCTEUR

OU

la Confession d'un Poète

Elle est bien étrange, cette tragédie du grand constructeur (1) qui édifie des demeures pour les hommes et n'a pas su se bâtir un foyer, pour y vivre heureux. Et quand nous écartons l'épais voile de symboles qui l'enveloppe, il nous semble apercevoir au travers des pages, un pays mystérieux, peuplé d'hallucinatoires fantômes, de lutins et de démons.

De ce livre, où tout est allégorie et rêve, me sera-t-il permis de dégager quelques pensées générales qui

1. *Henrik Ibsen, Bymester Solness* (Gyldendal, à Copenhague, 1893). Version française de M. Prozor (Paris, A. Savine), version allemande de Sigurd Ibsen (Berlin, S. Fischer.)

serviront à le faire mieux comprendre, à le faire aimer davantage?

* * *

Lorsqu'il y a tantôt trente ans, Ibsen quitta les sommets vertigineux de *Peer Gynt* et de *Brand*, assurément il ne se doutait pas que, sur le tard, après de longs détours, il allait y revenir. Brand trouve trop petite sa nouvelle église, il en ferme la porte et précipite la clef dans le fleuve, pour s'en aller à jamais loin de ce qu'il avait aimé. Ibsen délaisse sa patrie. Longtemps au milieu des siens, il avait servi son Dieu, écrit, selon l'esthétique conventionnelle, de ces beaux drames historiques racontant les légendes de son pays. Mais on ne l'avait jamais compris. Fatigué et découragé il était parti pour Rome. « Là-bas, voyez-vous, dans ces parages lointains, j'ai longtemps et librement réfléchi, et j'ai fini par comprendre pourquoi Dieu m'avait pris mes petits enfants. C'était pour m'enlever tout autre attachement, tel que l'amour et le bonheur, comprenez-vous. De cette façon ma vie se serait passée à bâtir des églises. Mais il n'en fut rien!... J'ai commencé par m'étudier, par me rendre compte par moi-même... Après j'ai fait *l'impossible*. Tout comme lui... Jusque-là, je n'avais jamais pu atteindre librement jusqu'aux sommets. Ce jour-là, je l'ai fait. — C'est la période, où Ibsen écrivit ses drames philosophiques. — Et, quand je fus tout en haut, au moment de suspendre la couronne, je lui dis : Ecoute moi, Tout Puissant ! Désormais, je veux être maître dans mon domaine, comme tu l'es dans le tien. Je ne te bâtirai plus d'églises ; je ne construirai plus que des demeures pour les hommes. » (*Solness le Constructeur*, p. 259-60.)

Et après avoir terminé *Brand*, sa dernière « église »,

Ibsen s'est mis au travail, afin d'édifier le bonheur de ses semblables. Il voulut leur créer un idéal de liberté, de justice et de vérité, il leur montra que tout ce qu'ils avaient aimé et estimé jusqu'ici, leur religion, leur morale, leur société, leur mariage, que tout cela n'était que convention et mensonge. Les hommes se sont mis à croire en lui... et surtout les femmes, là-haut le Nord. Elles se sont imaginé qu'elles devaient toutes être des Nora. Elles ont délaissé le foyer conjugal, pour aller prêcher l'émancipation et les droits de la femme. A Genève, à Zurich, elles sont venues faire des études de science pour pouvoir défendre leurs « revendications ». Ce furent alors les vieilles filles au sexe indécis que l'on rencontre çà et là dans la société cosmopolite, les solitaires femmes qui s'enveloppent dans leur rigidité, vous parlent avec aigreur de leurs « douloureuses expériences » et font parade de leur stérilité. Elles voulaient régénérer l'amour, elles n'ont fait que détruire l'amour (1).

Alors le grand constructeur se ravisa. Après Nora (*Maison de Poupée*), il fit M^{me} Alving (*les Revenants*), après M^{me} Alving, Gina et Hedwige (*Le Canard Sauvage*), puis Rebekka (*Rosmersholm*) et Ellida (*La Dame de la Mer*), Ellida qui, elle, ne s'en va plus, mais, de son libre choix, reste avec son mari. C'est la baisse, toujours la baisse, jusqu'à la banqueroute du féminisme, Hedda Gabler, cette malfaisante petite femme sans cervelle, hystérique et perverse. Dans l'intervalle, Ibsen avait fait le *Canard Sauvage*, ce grand revirement, où il reconnaît que, dans le quotidien de notre vie, le mensonge vital valait mieux que les revendications idéales.

1. Je ne puis qu'indiquer ici l'influence d'Ibsen, en tant que « célèbre bas-bleuiste » ; j'espère pouvoir la reprendre prochainement plus à fond dans une étude sur les femmes d'Ibsen.

Lorsqu'il eut dissous un idéal après l'autre, lorsqu'Eylert Lœvborg (*Hedda Gabler*) qui devait mourir « en beauté », se fut tiré une balle dans le bas-ventre que restait-il à faire au grand constructeur? Il embrasse d'un regard toute son œuvre et il sourit d'un sourire découragé : « Construire des demeures pour les hommes, cela ne vaut pas deux sous... Car je vois maintenant que les hommes n'ont que faire de leurs foyers. Leur bonheur n'est pas là... Oui, aussi loin que je regarde en arrière, c'est tout ce que j'aperçois. Je n'ai rien bâti de solide, ni rien sacrifié pour construire quelque chose qui puisse durer. Rien, rien, rien » (p. 261).

* * *

Solness le Constructeur est une confession, mais une confession poétique et l'on aurait tort de vouloir y chercher, trait pour trait, une ressemblance entre le poète et sa création. Il y quelque chose de sublime dans la sincérité de cet aveu : « Moi aussi, je suis un homme faible et inférieur, je vous ai promis le *merveilleux* et ne puis pas m'en saisir, j'ai voulu vous construire des demeures avec des hautes tours et ne puis pas y monter moi-même ! » Car jamais poète ne s'est ainsi mis à nu. Goëthé, dans les dernières années de sa vie, avait coutume de dire que de toute son œuvre, seul quelques passages de *Hermann et Dorothee* lui faisaient encore un peu de plaisir. Mais Goëthe avait mis une barrière entre sa vie et son œuvre, il avait écrit *Faust* et était resté petit chancelier de Cour. Ici pour la première fois un poète s'attaque à son propre idéal. « Ce que j'ai créé, l'ai-je vécu ? », se demande Ibsen, car comme il dit lui-même, en épigraphe à son mince volume de vers : « La vie est une

guerre avec les fantômes, dans les voûtes du cœur et du cerveau. La création poétique — c'est prononcer un verdict sur soi-même » (1).

A Skien, la petite ville où naquit Ibsen, l'église jouait un rôle considérable. L'enfant la voyait tous les jours de sa fenêtre et, dès l'âge le plus tendre, son esprit fut absorbé par cette haute tour, d'où, pendant une nuit de nouvelle année, un gardien, fasciné par le regard étincelant d'un caniche noir, était tombé la tête fracassée. Une autre fois, par l'imprudence d'une servante, un incendie éclata à Skien. L'église fut détruite; un architecte arriva de Copenhague pour la reconstruire, ce qui fut un grand événement dans la petite ville. Les légendes de Skien tressaient une sombre couronne autour de cette église et Ibsen raconte lui-même dans une lettre à son biographe Henrik Jaeger, qu'il en reçut la première impression consciente et profonde de sa vie :

« Ma bonne me conduisit un jour au haut de la tour et me fit m'asseoir en dehors, dans l'ouverture, en me retenant naturellement avec de bras dévoués. Je me souviens très bien, comme j'étais étonné de pouvoir apercevoir le haut des chapeaux des passants. Je regardai en bas dans notre propre chambre, je vis les encadrements des fenêtres, les rideaux et ma mère debout auprès d'une fenêtre... Plus tard j'appris que ma mère m'avait vu là-haut dans la lucarne de la tour, qu'elle avait poussé un grand cri et s'était évanouie, comme on avait alors coutume de le faire... Comme petit garçon je ne traversais jamais la place, sans élever mes yeux vers la lucarne et il

1.

At leve er krig med trolde
I hjertets og hjernens hvælv;
At digte — det er at holde
Dommedag over sig selv.

me semblait toujours que cette lucarne et le caniche de l'église me concernaient tout particulièrement. »

Le poète se serait-il souvenu de cet émotionnant souvenir d'enfance, lorsque pour exprimer des sensations nouvelles, il se trouvait en quête de symboles nouveaux ?

*
* *
*

Maître Solness, lui aussi, lorsqu'il eut bâti l'église de Lysanger, avait plané librement, au sommet du clocher, au-dessus d'une foule délirante. Il a été toute sa vie un homme faible, de ceux qui se créent des souffrances inutiles. Sans force de volonté, il se leurre d'une puissance surhumaine, à cause de l'influence mystérieuse qu'il exerce sur les autres. Il n'a jamais appris à fond son métier, mais il a su s'asservir son ancien patron, tombé dans la misère et son fils, qui, eux, savent bien « calculer le cubage et la résistance. » Maintenant, il pourrait construire à cœur de joie. Cependant la place lui manque et ainsi lui vient le secret désir, de voir flamber la vieille mesure, où il habite, la maison de ses beaux-parents qui, avec ses dépendances, occupe un superbe emplacement. Il laisse donc sans la réparer une petite fente de la cheminée, puisqu'elle lui offre la faible possibilité d'un incendie. Enfin son désir s'accomplit : mais le feu n'éclate pas dans la cheminée, comme il le voulait, une armoire à habits s'allume par imprudence, toute la maison brûle, sa femme tombe malade de frayeur et ses deux enfants qui viennent de naître, meurent faute de lait. Le voilà célèbre, mais la paix intérieure lui manque : il se reproche la mort de ces deux petits êtres, la vie sexuelle de sa femme est détruite et son imagination malade l'accuse, *puisqu'il l'a*

voulu, d'être lui-même la cause de la catastrophe. Son idée fixe grandit et le persécute. Il se figure que sa femme pleure encore ses enfants, et elle ne songe pourtant qu'à ses vieilles poupées brûlées à des riens « qui étaient dans la famille depuis des temps immémoriaux »; il croit lui avoir enlevé le but de sa vie et, avec son ridicule sentiment du devoir, elle n'aurait jamais été une mère véritable. Et Solness peuple son imagination morbide de fantômes malins, de puissances fatales et invincibles. Il est l'homme du destin auquel tout réussit, qui peut tout tenter dans sa fière surhumanité, même l'impossible. Il sait bien que sa femme n'enfantera plus jamais, et pourtant, dans sa nouvelle demeure, il construit trois chambres d'enfants, car pourquoi n'arriverait-il pas un miracle? En même temps il se croit le martyr de son art. Le bonheur du foyer lui est enlevé puisqu'il appartient à la généralité. Il a perdu la paix, puisque Dieu l'a appelé à son service, pour construire des églises en son honneur. Mais il ne veut pas servir, pas même le Très-Haut, et quand la première fois de sa vie, il surmonte le vertige quand, selon l'antique usage, il suspend la couronne au haut du clocher de Lysanger, lorsqu'il se balance là-haut, enivré par les cris de joie du peuple, il dénonce son service à l'Eternel. Désormais il sera un libre constructeur; sur son domaine un créateur, pareil à Dieu. Depuis ce temps il n'a plus jamais construit d'église, rien que des demeures pour les hommes.

Mais les hommes ne veulent pas du tout de demeures, ils ne veulent « qu'une sorte de refuge ». Le maître constructeur a donc travaillé inutilement et maintenant arrive la jeunesse qui réclame ses droits. Ceux qui s'opposent à lui, les jeunes, pourquoi les craint-il? Ce n'est pas la réaction réaliste de son

pays, ce n'est pas le Suédois Auguste Strindberg, avec ses théories nietzschéennes et sa *conscience robuste*, Strindberg qui tend à prendre la place du vieux maître dans la littérature européenne, ce ne sont pas ceux-là qui sont un danger pour le grand constructeur — ce sont ses amis même, ses plus fougueux admirateurs.

M^{lle} Hilde Wangel arrive avec le néant de son impertinence, n'apportant rien avec elle qu'un paquet de linge sale qui doit être lavé dans la maison de maître Solness. Où donc trouverait-elle pour cela un meilleur endroit ? Il y a dix ans maître Solness a embrassé la petite Hilde, là-haut à Lysanger et, après un grand festin, il lui a promis un royaume fabuleux, un mystérieux château en Espagne, où elle régnerait avec lui. M^{lle} Hilde Wangel connaît son Ibsen d'un bout à l'autre ; avec lui elle a pénétré tous les mensonges sociaux, elle n'attend plus que le *merveilleux* qu'il lui a promis pour trôner un jour à côté de son poète, au-dessus de la foule vulgaire et médiocre. Faire les écritures du maître constructeur, assise au pupitre avec un abat-jour vert sur les yeux, comme la petite Kaïa Folsi, cela ne ferait pas l'affaire de M^{lle} Hilde ; elle veut son royaume, son dieu, qui lui a promis des choses surhumaines. Mais celui qu'elle avait rêvé, debout sur une hauteur vertigineuse, elle le retrouve dans la banalité de sa vie quotidienne, entouré d'une femme méfiante et tracassière, d'employés envieux et mécontents dont il ne peut se passer. Lui, le grand constructeur n'a qu'une conscience débile et craindrait d'être pris de vertige, s'il voulait s'aventurer par delà le bien et le mal. « Ah, si l'on pouvait avoir une conscience saine et forte, dit-il à Hilde.... Si seulement on savait toujours de quel démon on dépend... Dans les *Sagas* il est question de ces *vikings* qui faisaient voile vers les pays lointains, où ils allaient

piller, incendier, tuer les hommes.., et enlever les femmes.... C'était là des gaillards à conscience robuste » (p. 192-194).

Hilde, cependant, ne cède pas, elle réclame impérieusement ce qu'on lui a promis : la réalisation de son rêve, même si elle devait perdre celui qui jadis l'évoqua, Comme M^{me} Alving se réfugia chez le pasteur Manders, comme Hedda Gabler voulut essayer sur Eylert Lœvborg la vertu de sa puissance féminine, ainsi Hilde Wangel se place devant Halvard Solness pour revendiquer son royaume. Mais Solness n'est ni Manders ni Lœvborg, il ne se drape pas dans le manteau des convenances, il ne fuit pas vers l'ivresse impure. Loyalement il tentera de réaliser sa promesse, il vaincra son vertige, pour porter la couronne sur la nouvelle demeure au risque d'y laisser sa vie.

Que perdra-t-il du reste ? Depuis dix ans qu'il travaille, il a renoncé à construire des églises, pour édifier des demeures pour les hommes, et les hommes ne veulent pas de ses demeures. — Il va donc réaliser *l'impossible* : il monte lui-même au sommet et l'enlace de la couronne. Hilde, la petite admiratrice folle et écervelée, Hilde pousse des cris de joie : « J'entends un chant... un chant puissant... l'œuvre est accomplie... Vive maître Solness ! »

Aux applaudissements de la multitude, le grand constructeur lâche pied et vient s'abattre au pied de la maison, le crâne brisé. Sa femme s'évanouit « comme on avait alors coutume de le faire » et Hilde avec une expression d'égarement et de triomphe, *car c'est pour elle qu'il a fait cela*, Hilde s'écrie encore : « Mais il a atteint le sommet. Et j'ai entendu des sons de harpe là-haut... » et avec une passion concentrée et sauvage : « Mon maître ! mon maître ! »

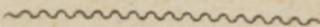
.

Je n'ai pas voulu poursuivre plus avant le labyrinthe de symboles qui traverse l'œuvre gigantesque qu'est *Solness le Constructeur*. Bien que l'explication schématique qu'en donne M. Prozor, dans son excellente préface, me paraisse un peu bien enfantine, elle pourra aider à faire comprendre la pièce. Ceux d'ailleurs qui connaissent l'œuvre entière d'Henrik Ibsen sauront démêler eux-mêmes dans ce fouillis touffu, les « plusieurs couches de symboles superposées » qui plairont à leur imagination.

Cependant, comme dit Goethe dans ses études shakespeariennes, à propos de *Hamlet*, et quoi qu'en pense M. Prozor, je crois que *Solness le Constructeur* dépasse le « cadre dramatico-théâtral » et que le plaisir que nous en a procuré la lecture ne s'augmenterait pas par l'interprétation scénique.

Ibsen, heureusement, n'est pas mort en même temps que son grand constructeur. Espérons qu'il surmontera son vertige pour nous donner bientôt — puisque notre jeunesse demande le merveilleux et le mystère — « un château en Espagne, avec de fortes assises. »

HENRI ALBERT.



LE BRÉVIAIRE du Bouddhiste

PRÉFACE

Le Bouddhisme est à la mode. Il a, si l'on en croit des affirmations qui se sont produites en Sorbonne même, trente mille adeptes à Paris, trois cent mille en France. Il fait sa trouée en Europe, remporte des victoires sur tous les peuples, après avoir conquis l'Asie.

Les Bouhddistes sont sur terre au nombre de 500.000.000 (cinq cents millions) et on ne compte que 170.000.000 de mahométans, 200.000.000 de catholiques, 150.000.000 de protestants, 100.000.000 d'orthodoxes grecs, 8.000.000 d'israélites.

Comment expliquer que la religion du plus grand nombre soit en faveur auprès des plus éclairés? Le Bouddhisme est-il donc dégagé de toutes les supersti-

tions? N'a-t-il pas de miracles? N'enseigne-t-il rien de contraire à la science? Ne possède-t-il pas ses prêtres après au gain et marchands d'oraisons?

Nous avons tous vu au musée Guimet le moulin à prières. Cet instrument a l'aspect d'une sorte de moulin à poivre. De longues bandes de toile, sur lesquelles sont des prières, s'enroulent sur un cylindre. On imprime un mouvement de rotation; le tonton tourne; les prières sont dites. Moyen commode que certains prêtres bouddhistes emploient pour se procurer des bénéfices. Mais Çakya-Mouni, le fondateur du Bouddhisme, ne peut être rendu responsable de ces folies et de ces escroqueries. Jésus ne peut pas l'être davantage des sottises qu'on débite en son nom; chaque religion a ses charlatans et Burnouf a pris soin d'établir une distinction entre le Bouddhisme ancien, « le Bouddhisme humain, si j'ose ainsi l'appeler, qui est presque tout entier dans des règles très simples de morale — et le Bouddhisme où les inventions théologiques rivalisent avec ce que le Brahmanisme moderne a conçu de plus compliqué. »

Le Bouddhisme, comme plus tard le christianisme, a subi des modifications dans les cours des temps. Aussi le grand-prêtre Sumangala, à cette question : « Le Bouddhisme populaire ou exotérique ne contient-il rien qui ne soit vrai et en accord avec la science? » permet-il de répondre en ces termes :

« Comme toutes les autres religions qui ont existé, le bouddhisme contient sans doute du faux, mêlé à du vrai; l'or n'est-il pas toujours mélangé avec des scories!

« L'imagination poétique, le zèle ou les superstitions arriérées des Bouddhistes peu éclairés ont évidemment allié, à diverses époques, les nobles principes des doctrines du Bouddha à des erreurs qu'il faut rejeter. »

Quelle est donc cette antique religion qui, loin de perdre son prestige, l'accroît chaque jour et dans des milieux intelligents ?

Pour le montrer clairement nous avons eu recours à un procédé commode, celui des demandes et des réponses. En rédigeant ce catéchisme du Bouddhisme, nous n'avons pas eu la pensée de nous ordonner grand-prêtre de Çakya-Mouni. Pour toutes les religions, même pour celles pratiquées dans l'Inde, nous avons le même respect — quelquefois ironique mais sans préférence personnelle. Nous nous en tenons à Voltaire. Schopenhauer disait : « Il importe peu que la sainteté naisse d'une religion théiste ou d'une religion athée. » C'est notre avis. Partout il y a des honnêtes gens et partout aussi, hélas ! il y a des coquins.

Nous avons simplement essayé de satisfaire la curiosité de ceux qui s'intéressent au mouvement bouddhiste et de noter exactement les opinions des adeptes européens. Elles diffèrent souvent, mais quelle religion est à l'abri des variations ? quelle religion ne se prête pas à des appréciations hérétiques ? TOT CAPITA, TOT SENSUS, n'est pas un proverbe inventé par les Latins ; c'est la sagesse des nations aryennes et nos bouddhistes de France, eux-mêmes, ne se font pas faute de le mettre en pratique. N'intervenons pas dans leurs débats métaphysiques et contentons-nous de donner une idée de leurs doctrines.

Nous avons indiqué avec un soin scrupuleux les sources où nous puisions. Nous avons, en maintes occasions, invoqué des autorités et rapporté le nom d'un auteur soit dans une note de bas de page, soit dans le texte, entre parenthèses.

1° LE BOUDDHA ET SA RELIGION, un volume de Barthélemy Saint-Hilaire, membre de l'Institut, un adversaire du Bouddhisme ;

2° *Les conférences, les cours et les brochures de M. Léon de Rosny, l'orientaliste, professeur à l'École pratique des Hautes-Études, qui fait entendre à ses auditeurs de la Sorbonne la parole bouddhiste;*

3° *La célèbre INTRODUCTION A L'HISTOIRE DU BOUDDHISME par Eugène Burnouf (1) ;*

4° *LE BOUDDHISME SELON LE CANON DE L'ÉGLISE DU SUD, par le colonel Olcott, « approuvé et recommandé pour l'usage dans les écoles bouddhistes par H. Sumangala, grand-prêtre de Sripada (pic d'Adam) et principal de Widjodaya Parivena (École de théologie bouddhiste.) »*

Sont les principales sources auxquelles nous ayons puisé.

L'autorité de l'ouvrage recommandé par le grand-prêtre Sumangala est puissante. Aussi avons-nous toujours inscrit exactement la mention (OLCOTT-SUMANGALA) pour retenir l'attention du lecteur sur l'opinion officiellement approuvée par celui qu'on serait tenté d'appeler le pape du Bouddhisme, si, dans le Bouddhisme, les prêtres étaient les vicaires de Dieu, ce qui n'est pas.

I

LE POURQUOI DU BOUDDHISME

D. Pourquoi tenter d'acclimater en France une nouvelle religion?

1. Quand nous citons cet auteur nous indiquons simplement (BURNOUF) sans faire précéder du prénom.

Nous avons le soin d'indiquer le prénom quand il s'agit d'un autre savant orientaliste, Emile Burnouf. Ainsi il ne peut y avoir confusion.

R. Parce que les religions, pratiquées en Europe, ne satisfont pas toutes les consciences humaines.

D. Quelle est la commune vérité de toutes les religions européennes ?

R. La même vérité qu'elles professent toutes, celle qui est le fondement du catholicisme, du protestantisme, du judaïsme et du mahométisme, c'est l'existence de Dieu.

D. Qu'est-ce que leur Dieu ?

R. Un être infiniment parfait, créateur et souverain maître de tout ce qui existe.

D. Les Bouddhistes ont-ils cette idée de Dieu ?

R. Non.

D. La création est-elle l'œuvre d'un créateur ou non ?

R. « Celui qui contemple du haut du firmament, celui-là le sait. Peut-être lui ne le sait pas (1). »

D. Quel est le grand mérite du Bouddhisme ?

R. C'est d'être une religion essentiellement tolérante, pouvant convenir aux athées comme aux déistes : « Le Bouddha et après lui ses sectateurs acceptèrent toutes les religions, proclamèrent la tolérance universelle et ne demandèrent aux hommes que l'amour mutuel et sincère, la charité. Les missionnaires chrétiens qui ont séjourné dans les pays bouddhistes sont unanimes à reconnaître la tolérance de cette religion envers les ministres des autres cultes. Là où le boudddhisme pur a prévalu, il ne s'est jamais montré persécuteur. » (Emile Burnouf.) Le Bouddhisme n'opprima personne. « C'est la seule religion dont les mains ne soient point rouges de sang. » (F. K. Gaboriau.)

1. Texte sanscrit cité dans *l'Origine et le développement de la religion étudiés à la lumière des religions de l'Inde*, par M. Muller.

D. Quels sont les obstacles que rencontre chez nous la propagation des doctrines bouddhiques ?

R. L'indifférence et l'égoïsme d'un côté et, de l'autre, la croyance en un Dieu personnel à l'origine ; mais ces obstacles pourront être franchis, « car si l'on est las des cultes symboliques, inintelligibles pour leurs propres docteurs, les gens de cœur (et ils sont nombreux) sont las aussi et effrayés de l'égoïsme et de la corruption, qui tendent à engloutir notre civilisation et à la remplacer par une barbarie savante.

« Le Bouddhisme pur a toute la largeur qu'on peut exiger d'une doctrine à la fois religieuse et scientifique. Sa tolérance est cause qu'il ne peut faire ombrage à personne. Au fond, il n'est que la proclamation de la suprématie de la raison et de son empire sur les instincts animaux dont elle est le régulateur et le frein. Enfin il s'est résumé lui-même en deux mots qui énoncent excellemment la loi humaine : science et vertu. » (Em. Burnouf.)

D. En quoi le Bouddhisme diffère-t-il essentiellement des autres religions ?

R. « Le Bouddhisme du Sud enseigne la plus haute bonté sans un Dieu, la continuité de l'existence sans ce qui porte le nom d'âme ; le bonheur sans un ciel objectif ; une méthode de salut sans rites, prières, pénitences, prêtres ou saints intercesseurs. » (Olcott Sumangala) (1).

D. Le Bouddhisme est donc aussi bien une philosophie qu'une religion ?

1. Nous rappelons, une fois toutes, que cette mention. (Olcott-Sumangala) a une grande importance. Le *Bouddisme*, de M. Henri S. Olcott, imprimé à Madras en 1886, a été lu, approuvé et recommandé par le grand-prêtre Sumangala. Il a donc un caractère officiel.

R. Oui. Le Bouddhisme est une philosophie.

D. Présente-t-il le caractère d'une vraie philosophie?

R. Oui. « Toute vraie philosophie, dit Schopenhauer, est essentiellement athéologique. Elle ne sait rien d'un Dieu personnel, situé hors du monde. Elle est donc, en ce sens, athée. » La philosophie bouddhiste répond exactement à la proposition de Schopenhauer.

D. Les religions européennes sont donc anti-philosophiques?

R. Oui. « Quoi? parce qu'un homme et une femme, il y a six mille ans, ont mangé une pomme, tout le genre humain se trouve condamné, et vous dites Dieu juste! Quel tyran rendit jamais les enfants responsables des fautes de leurs pères? Quel homme peut répondre des actions d'autrui? N'est-ce pas renverser toute idée de justice et de raison? » (Volney, *Les Ruines*.)

D. Qu'enseigne encore le catholicisme?

R. Il enseigne que le Christ « fut Dieu, né de Dieu, lumière née de lumière, vrai Dieu né de vrai Dieu, engendré, non créé, consubstantiel au Père. » (Conciles de Nicée et de Constantinople.)

D. L'obligation de croire à ces dogmes n'a-t-elle pas révolté des esprits même religieux?

R. Oui. Le père Mersenne écrit, en 1623, qu'à Paris seulement on ne compte pas moins de 50.000 athées « et l'on peut dire, écrit-il, en vérité que cette superbe ville n'est pas plus infectée de l'odeur de ses boues que de celle de son athéisme. »

D. Le Bouddhisme est-il une sorte d'athéisme?

R. Oui, mais il permet de rester spiritualisme. Il n'oblige pas comme l'athéisme pur au matérialisme intransigeant. « Le Bouddhisme est une religion commode, car c'est une sorte d'athéisme religieux, une

agréable combinaison d'incroyance et de pieuse douceur. Il n'a point vilaine apparence car le Bouddhiste, s'il est persuadé que tout est vain, croit que ce qui l'est encore le moins, c'est la bonté (1).

D. En résumé, qu'est-ce que la religion bouddhiste ?

R. « C'est essentiellement une religion d'amour... La science et l'amour sont, dans le Bouddhisme, les deux facteurs essentiels de l'univers... La connaissance ! Tel est le but suprême et la suprême aspiration du Bouddhiste. » (L. de Rosny.) — « C'est une religion contemplative, douce, un peu triste et éclectique. Propagandiste par essence, elle convertit par le raisonnement et l'exemple, jamais par la force (2).

D. Y a-t-il actuellement beaucoup de Bouddhistes dans le monde ?

R. Sur les treize cents millions d'habitants que porte la terre, on ne songe pas tous les jours à Paris qu'il y a près de cinq cents millions de Bouddhistes et que, si les religions étaient mises au concours, cette religion ou plutôt cette morale philosophique l'emporterait au suffrage universel (3). »

D. Y a-t-il plus de Bouddhistes sur terre que d'autres religionnaires ?

R. Oui. (Voir page V.) Cette religion compte plus d'adhérents qu'aucune autre sur la surface du globe. Pas tout à fait la moitié de la terre est bouddhiste. — Avant de dire quels préceptes elle enseigne, et quelle propagande elle fait actuellement en Europe, nous devons raconter la vie de son fondateur.

1. Paul Desjardins, Conférence sur les Néo-bouddhistes (14 juin 1891.)

2. De Milloué, Conférence sur le Bouddhisme faite à la Société d'anthropologie, à Lyon, le 2 mars 1882.

3. R. de Bonnières, *Mémoires d'aujourd'hui*.

II

LE FONDATEUR DU BOUDDHISME

D. Quel est le fondateur du Bouddhisme ?

R. C'est le Bouddha. Bouddha n'est pas un nom propre mais un titre qualificatif.

D. Que signifie-t-il ?

R. « Bouddha est un mot sanscrit qui signifie Intelligence ou Raison suprême.

C'est le titre qu'on donne aux âmes qui sont parvenues au plus haut degré de perfection en se dégageant entièrement de ce qui est matériel. » (Klaproth.)

« Le nom de Bouddha ne signifie pas autre chose que le Savant, l'Eclairé ou aussi l'Eveillé. Il vient de la racine *Boudh*, connaître. Le titre est assez modeste si on le compare au rôle immense joué par celui qui l'a reçu ou pris. » (Barthélemy-Saint-Hilaire.)

D. Quel était le nom propre du Bouddha ?

R. Il s'appelait Siddhârtha, mais on le désigne plus communément sous les surnoms de Çakyamouni et de Gotama.

D. Que veut dire Çakyamouni ?

R. « Çakya est le nom de la race (branche de la caste militaire) à laquelle appartenait le jeune prince Siddhârtha de Kapilavasta qui, ayant renoncé au monde, fut appelé Çakyamouni, le Solitaire des Çakyas, et qui, parvenu à la perfection de science qu'il s'était proposée comme idéal, prit le titre de Bouddha, l'éclairé, le savant ». (Burnouf.)

D. Quelle est l'origine du nom de Gotama ?

R. Il est emprunté à la famille du Bouddha ; c'est en quelque sorte un nom patronymique, par lequel

les Bouddhistes du Sud ont l'habitude de désigner le fondateur de leur religion. Les Bouddhistes du Nord l'appellent plutôt Çakyamouni.

D. Où naquit le Bouddha ?

R. A Kapilavasta, petite ville de Gorakpoul, à courte distance de la cité actuelle de Bénarès.

D. En quelle année ?

R. Les avis des savants sont partagés. Quelques uns l'ont fait naître un vendredi de l'an 623 avant Jésus-Christ. D'autres ont fait remonter son existence au onzième siècle avant notre ère. D'autres le placent au sixième siècle avant Jésus-Christ. D'autres enfin pensent qu'il y eut plusieurs Bhoudhas : « Le dernier des Bouddhas, dit Klaproth, et le plus célèbre, était Çakyamouni, né 949 et mort en 1027 avant Jésus-Christ.

D. Quel était le père de ce Çakyamouni ?

R. Son père s'appelait Çoudhanada, et il était roi de Kapila.

D. Quelle était sa mère ?

R. Sa mère s'appelait la reine Maya-Devi aussi célèbre pour ses vertus que pour sa beauté. Elle mourut sept jours après la naissance de son fils « afin qu'elle n'eût pas ensuite, dit la légende, le cœur brisé de voir son fils la quitter pour aller errer en religieux et en mendiant. »

D. Par qui fut élevé le Bouddha Çakyamouni ?

R. Par sa tante Gotami Pradjapati, sœur de sa mère.

D. Que fit-il pendant son enfance et sa jeunesse ?

R. « Fils de roi, il fut élevé au milieu du luxe et des innombrables joies d'une cour opulente. Le tableau des souffrances des hommes lui dessilla les yeux, lui révèle la haute mission rédemptrice qu'il est appelé à accomplir. » (L. de Rosny.)

D. A quoi passait-il son temps avant d'accomplir cette mission ?

R. A regarder, à penser. Il allait s'asseoir à l'écart en réfléchissant au grand moteur du mal dans la vie. Il se disait : « Quelle est sa source lointaine ? et où est le remède ? » Mais à cela il ne trouvait pas de réponse.

SON MARIAGE

D. A quel sentiment se livrait son père en le voyant ainsi méditer sans cesse ?

R. Son père devint fort inquiet. Il rassembla ses ministres et, leur exposant que son fils avait dix-huit ans, il leur dit (1) : « Je n'ai qu'un désir : que mon fils domine sur les royaumes. Mais j'ai peur qu'il ne prenne le chemin triste et bas de l'abnégation et des peines pieuses. Comment tourner ses pieds vers la voie fière qui lui donnera l'empire du monde s'il veut régner ? »

Le plus âgé des ministres répondit :

« Maharaja, l'amour guérira ce léger désordre. Tisse le charme des ruses féminines autour de son cœur oisif. Que sait-il des yeux qui font oublier le ciel et du baume des lèvres ? Les pensées que tu n'arrêteras pas avec les chaînes d'airain, une femme les liera avec sa chevelure.

« Mon fils, dit le roi, ne se prendra pas à la volupté,

1. *The Light of Asia*, par Edwin Arnold. M. Edouard Schuré a fait une traduction des parties essentielles de ce livre dans la *Revue des Deux-Mondes* (1^{er} août 1885).

il ne se prendra qu'à l'amour. Comment trouver celle qui touchera son cœur. »

Le vieillard réfléchit un instant et reprit : « Ordonne une fête, un concours de beauté, où les premières filles du royaume défilèrent devant ton fils pour recevoir des récompenses. Il s'en trouvera bien une qui saura lui décrocher la flèche qu'on n'évite pas. » Le roi accéda à ce projet. Au jour dit, le prince s'assit sur un trône. Les plus belles filles du royaume, fraîchement baignées, toutes parfumées, vêtues de châles magnifiques et formant un long cortège, défilèrent lentement devant lui. La contenance grave de Siddhârtha intimidait ces cœurs volages. Il leur souriait avec bienveillance, mais sans aucune émotion. Quelquefois l'une d'elle, acclamée par le peuple, se détachait du défilé pour toucher la main gracieuse du prince et recevoir un présent. Mais à peine avait-elle rencontré ses yeux qu'elle s'enfuyait comme une antilope effarouchée tant son regard paraissait tomber d'une autre sphère.

A la fin, vint la jeune Yasôdhara, et ceux qui se trouvaient près de Siddârtha virent tressaillir le royal adolescent. Et la radieuse jeune fille approcha : une forme divinement moulée, une démarche comme celle de Parvarti, des yeux comme ceux d'une biche en temps d'amour, un visage si ravissant que des paroles ne peuvent en décrire le charme. Elle seule, — croisant ses mains sur sa poitrine, — osa rencontrer en plein le regard du jeune homme sans courber sa nuque fière : — « Y a-t-il un présent pour moi ? demanda-t-elle en souriant. — Les présents sont épuisés, répliqua le prince, mais prends ceci en compensation, puisque ta grâce a fait la joie de notre cité. » — Et, détachant le collier d'émeraudes qu'il portait, il le passa autour du cou de la belle Yasôdhara.

Leurs regards se mélangèrent, et de ce regard naquit l'amour (1).

D. Qu'était Yasôdhara ?

R. C'était la fille du roi Suprabuddha.

D. Lui fut-elle immédiatement accordée ?

R. Non ; son père déclara qu'il ne la donnerait à Siddârtha que si le prince l'emportait sur les autres prétendants dans la lutte des jeux royaux. Siddârtha accepta le combat. Il resta vainqueur à l'arc, à l'épée, à la course à cheval et se montra en tout un kchat-triyas accompli.

Alors la ravissante Indienne se leva de sa place parmi la foule, prit une couronne de fleurs de môgra, et, le voile encore baissé, elle passa parmi les jeunes rivaux et vint à l'endroit où Siddârtha était debout. La forme svelte du jeune homme se détachait sur le cheval qui avait placé docilement sa forte nuque sous le bras de son maître. Après s'être inclinée devant le prince, la jeune fille découvrit son visage céleste, rayonnant d'amour. Elle suspendit la couronne odorante au cou de Siddhârtha et coucha sa tête adorable sur la poitrine de son époux, puis se courbant à ses pieds, elle dit, les yeux remplis d'orgueil : — « Cher prince, regarde-moi, je suis à toi ! » — Et le peuple se réjouit en les voyant passer la main dans la main, cœur battant contre cœur.

D. Le mariage eut-il lieu ?

R. Le mariage eut lieu et le roi fit tout pour que son fils fût heureux, mais les plaisirs suffoquaient celui-ci.

D. N'aimait-il pas sa femme ?

R. Il l'adorait, mais sa pensée allait souvent plus loin. Il passait la nuit à méditer et la belle Yasôdhara, ne sentant plus la tête chérie sur son sein, se réveillait et disait : « Qu'est-ce qui manque à mon seigneur ? —

1. Edwin Arnold, *Light of Asia*, traduction Schuré.

« Je ne sais pas », répondait Siddârtha, mais la pitié qui paraissait dans son regard avait quelque chose d'effrayant. Quelquefois pour calmer ses angoisses Siddâatga demandait le son des instruments à cordes. Mais les cordes disaient en frémissant : — « La vie humaine est comme le vent : un soupir, un sanglot ; l'entends-tu ? C'est un souffle, un cyclone qui passe. » — Souvent, après le coucher du soleil, il appelait les femmes de Yasôdhara, qui, parées et coquettes, le sourire aux lèvres, accouraient à l'appel de leur maître. On s'asseyait sur une des terrasses du pavillon, Siddârtha et Yasôdhara au milieu, les femmes en demi-cercle, groupées en molles attitudes : l'une à demi renversée sur des coussins, agaçait les cordes d'argent de la vina, les yeux au ciel ; l'autre souriait d'un regard oblique à l'idée folâtre de sa voisine ; une troisième tempérait de ses longs cils à demi baissés la volupté rêveuse de son regard. Un soir, le prince dit à l'une des chanteuses : — « Conte-moi une histoire qui m'apprenne quelque chose de ce vaste monde dont je ne sais rien. » — La chanteuse commença les aventures de Rama. Mais Siddârtha écoutait d'un air distrait : — « Eh quoi ! reprit-il, toujours des dieux et des gens heureux ? Ne sais-tu rien des cœurs sans nombre, des malheureux et des inconnus qui sont derrière ces remparts et qui peut-être ont besoin de notre aide ? — Seigneur, on ne m'a point parlé d'eux, dit la belle. — Ah ! vous ne savez rien, s'écria le prince en se levant. Que ne puis-je voir les peuples du couchant ! Qu'on me donne un cheval pour chevaucher sur toute la surface de la terre ! » — Et il étendait ses bras vers l'Occident, où le jour se mourait dans une sombre fournaise. A grand'peine Yasôdhara parvint à le ramener près d'elle de ses bras caressants et de ses yeux d'antilope amoureuse.

(A suivre.)

EMILE CÈRE.

Spécialités en Art

L'*Œuvre* d'art ne peut exister dans sa plénitude absolue, son édification n'est totale, complète, Une, que lorsque toutes les expressions de réalisation humaine, issues du même cerveau créateur, ont concouru à son érection.

L'artiste moderne semble avoir oublié cette loi inéluctable ; aujourd'hui, tel est peintre, tel autre est poète, ou musicien, ou architecte, ou statuaire ; mais tous, savants ou ignorants, ne sont que des spécialistes qui essaient vainement de grouper leurs productions disparates dans une vague harmonie, et n'aboutissent qu'à une étrange anarchie, qu'à la plus formidable des dissonances. L'*Œuvre* alors n'existe plus ; mais seulement voit-on des parcelles d'œuvres criminellement accouplées et ne donnant naissance qu'à un art bâtard condamné à disparaître, comme toute

monstruosité créée en dehors des lois immuables de l'absolu.

L'atavisme, déjà lointain, des primes effluves fécondantes ne se fait plus sentir, n'arrive plus en notre substance grise que par vagues intermittentes et courtes, comme si, déjà, se retirait le flot vital dans la spirale descendante du cycle. Le cerveau humain épuisé par la course des âges ne se souvient même plus de sa puissance d'essence, des ressources incluses en son organisme moléculaire; il rapetisse son entité au module d'une vision incomplète, et il déforme sa machine — véhicule d'un segment d'absolu — par ignorance ou par oubli.

*
* *

Lorsque naquit à la matière la parcelle animique revêtue de la forme charnelle aux lignes éternellement concrètes en les abîmes du générateur, à cette heure, l'hélice du corps, le cerveau, commença de propulser à travers l'être le fragment de vie qu'il avait reçu. L'homme n'avait point encore, par les hublots de ses yeux clairs, projeté son regard conscient sur les choses; son action d'émulsive force ne parcourait point, dans un vouloir déterminé, son armature spinéuse.

Encore livré aux seuls mouvements instinctifs, il les accomplissait sous la poussée de ses besoins rudimentaires. Telle se mût sa dextre, premièrement; puis ses deux bras, en usage de balancier. Cependant que le conducteur du fluide vital transmettait la dose exigée d'énergie aux centres inférieurs, puis descendait raidir et consolider sur leurs bases les jambes, ces piliers hiératiques de l'édifice humain. Et la bouche, porte superbe par où devait un jour s'échapper l'idée, demeurait close à la parole.

Mais la pensée, ayant parcouru toute la boîte crânienne, s'étant logée en ses lobes et en ses cellules, ayant pris possession de tout son mécanisme d'existence, de manifestation matérielle, se recueillit et retrouva, dans son essence, la possibilité de création qui lui était dévolue, comme segment d'absolu. Et un besoin nouveau lui vint, impérieux semblablement à ceux qui servent à alimenter le fonctionnement organique. Pourvue de puissance créatrice, elle songea à se projeter dans une création équivalente à son pouvoir, à se refléter dans l'OEuvre.

Obscure encore en ses moyens d'action, elle commença par se mouvoir dans l'être matériel qui lui appartenait. Alors, par les hublots de ses yeux clairs, l'homme regarda, et l'arabesque des choses vint se reproduire, gitantesque, sur les plaques sensibles de son cerveau. Mais la Pensée réduisit l'image au point précis de son raisonnement; elle avait comparé et adopté un module : la vision était créée.

La dextre, à son tour, se détacha du corps par un acte volontaire purement abstrait et se tendit vers les apparences, le fluide de volonté érigeant l'index : ainsi fut tracée dans l'espace la première ligne imaginaire, le point.

Bientôt, la senestre, hésitante, joignit la dextre étendue; et les bras retombèrent épuisés de ce premier labeur; mais, dans leur geste, ils avaient ébauché les primitives lignes du triangle, le futur pentacle.

Alors la Pensée frémissante sous le fardeau matériel, aveuglée par les contingences, éprouva sa première nostalgie des mondes d'origine et l'angoisse de ne plus percevoir l'impénétrable au-delà.

Pour clamer, la bouche s'ouvrit. L'homme vagit son premier cri de douleur morale, diversement so-

nore : la mélodie naissait. Ses bras se portèrent à sa poitrine endolorie ; ses mains palpaient : le cerveau leur donna conscience du volume. Puis, ses yeux errèrent sur les objets ; il les différençia, les évalua : il sut les Nombres. Son atavisme d'action le tyrannisant, il marcha, sans but, dans un rythme, et créa l'Eurythmie.

Après ces conquêtes, sa vision de l'au-delà s'obscurcit dans l'éblouissement des merveilles que renfermait le monde matériel. Il se crut le roi de la création ; et la vie lui apparut comme une triomphale épopée. Ses chants héroïques acclamèrent l'éclosion toujours croissante de ses richesses.

Enfin, après l'effort, il goûta la fatigue et connut les délices du repos. Il chercha un abri pour ses contemplations intérieures, car une métaphysique confuse commençait à battre ses tempes. Sous une voûte rocheuse où pendaient des stalactites et dont les courbes cycliques se fleurissaient d'acanthes, l'homme s'étendit. Et la possibilité de l'expression architecturale lui vint.

*
* *
*

L'être fini se reproduisit en un type héritier de sa forme et du dessin de ses cavités cervicales modelées par son primitif effort.

Certes, l'effort primordial s'affaiblit dans les races qui découlèrent de lui, et la puissance de création qui lui était dévolue par essence s'atrophia dans le contact des matérialités. Mais le moule est resté intact, à peine modifié par le morcellement des plaques sensibles du cerveau condamné à l'emmagasinement, de plus en plus formidable, des connaissances chaque jour acquises.

Intact, ce moule ! Et prodigieuse dut être la propulsion génératrice qui le pensa, pour qu'il ait résisté au traitement orthopédique en honneur dans les civilisations éducatrices, et qui consiste dans la déformation, poursuivie avec acharnement, des facultés originelles en bloc et au profit de l'une d'elles, seulement.

De l'être complet, de la machine parfaitement équilibrée, le système des « spécialités » tente d'extraire un rouage unique, difforme dans l'atrophie de tous les autres mouvements.

Ainsi les oies, cruellement enfermées dans des box étroits, les pattes clouées, sont poussées au développement énorme de leur foie, dans le dépérissement de leurs autres organes.

Ainsi, par sélection et arrachement des bourgeons, obtient-on des fleurs et des fruits gigantesques, uniques ou presque, mais sans parfum et sans goût, sur une tige qui, normalement, aurait produit une abondante et savoureuse récolte.

Ainsi, par un entraînement patient, des hommes de l'Inde arrivent à tuer leur corps pour consacrer tout leur fluide vital à l'accroissement de leur puissance psychique.

De toute part l'équilibre est rompu. L'ellipse que doit tracer dans l'espace et le temps — qui n'existent — l'étincelle de vie individuelle émanée du foyer inconnu, est menacée, dans la durée de sa trajectoire, par la déviation que l'homme inconscient cherche à lui imposer. Dans quel but ? C'est ce qu'il conviendra de rechercher.

Constatons seulement aujourd'hui les méfaits de l'éducation moderne dans ce qui touche principalement aux Arts.

*
* *

Dût ce paradoxe être violemment contesté, il nous paraît que l'éducation artistique devrait porter, non sur la vocation manifestée par l'individu-enfant, mais, précisément, sur les points de la vision artistique qui lui inspirent le plus de répugnance; car ces répugnances même sont l'indice du manque d'équilibre entre ses facultés, en même temps qu'elles diagnostiquent les points sur lesquels porte l'atrophie qu'il s'agirait de combattre afin d'essayer de rendre à l'individu l'usage complet de ses dons originels.

Loin de là. A peine l'enfant, dont la formation est inachevée, a-t-il donné quelque signe de prédilection, que la « spécialité » s'en empare et, barbarement, achève sur lui l'œuvre déjà commencée en lui par l'hérédité.

On l'enferme alors dans l'un de ces ergastules où, pendant des années, on le poussera à l'accroissement difforme d'un sens, au développement d'un moyen d'action spécial, en tenant, bien entendu, ses autres sens artistiques rudimentaires, dans une immobilité d'anéantissement.

Au bout d'un temps, guère moins long qu'une dizaine d'années, l'enfant, devenu homme, et portant, comme un stigmaté, sa marque de fabrique spéciale, sera lâché dans la vie productive avec ces mots qui résument le mobile de l'institution : « Va, tu sais ton « métier, produis et sois fier ! »

Et le malheureux infirme se met alors en route honteux, pas même, de son anesthésie partielle, et méprisant, qui sait ? des autres « métiers » qui lui sont interdits.

Bien mieux, il renchérra encore sur l'éducation

reçue : peintre, il élaguera de sa palette tel ou tel genre, pour se consacrer à un seul. Toutes les couleurs, toutes les lignes, tous les horizons ? Non pas. Mais sa vision braquée sur un point minuscule, c'est celui-là seul qu'il s'acharnera à reproduire. Et il fera ou bien de « l'histoire », ou du « paysage » ou de la « fantaisie » ou du « portrait », ou du « décor » devenu apte à un travail unique, ayant circonscrit son métier à une seule et brève interprétation, ayant enfin réduit sa part d'œuvre en ce monde à la plus infime parcelle de manifestation.

Que si, par un hasard, tel échappé des tortures scolaires, s'étant défendu avec vaillance contre les mutilations, sent bouillonner en lui les sources primitives et réclame le droit aux libres expansions de son être complet, la clameur des infirmes arrêtera son élan et ce « haro » soulevant contre lui les foules inconscientes, aura vite raison de sa révolte surannée.

Qu'il fasse de la musique, de la peinture ou des vers, ou de la prose même, mais qu'il se garde d'exprimer sa sensation d'art dans toutes ses formules réunies : l'échec est au bout de sa tentative. Car on n'admettra pas que cet indépendant ait eu le temps d'apprendre tous les « métiers » d'art ; et, vouloir produire sans pouvoir exciper d'un parchemin, dûment paraphé, lui concédant les sciences spécialement acquises, équivaudra pour lui à un aveu d'ignorance, et lui vaudra le mépris des gens de métier.

Si encore l'on se trouvait d'accord sur ce terme. Mais, quelle valeur peut-il représenter ? Qu'est-ce, après tout, que le « métier » dans l'art ? Par exemple, en peinture ? Quel fut le métier de Delacroix ? Peignit-il comme David, Ingres ou Drolling ? Manet avait-il la palette de Cabanel ?... Pour former un ton de chair sur une palette, existe-t-il une nomenclature, une for-

mule absolue? Dans le dessin : Puvis de Chavannes, Carrière, Bouguereau, Denis, C. Monet, Signac, ont-ils la même vision de la ligne?

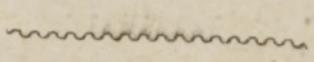
En musique : Quand vous êtes au bout de toute méthode d'harmonie, bien pénétré de toutes les formules d'accords permis ou défendus, appliquez-vous ces formules? Ne demeurez-vous pas convaincu que tout est possible, que tout est admis en composition musicale, et que l'orchestration est un don, et ne s'apprend pas, et que la musique n'est pas un « métier » mais une révélation inexplicable et défiant toute science? Alors que vient faire là cette pédante niaiserie du mot « métier »?

Et c'est sous ce mot que l'on écrasera le malheureux esthète qui, emprisonné, malgré lui, dans une expression d'art, s'avisera un jour de secouer le joug et de tendre les bras vers sa vision complète, appelant à l'aide, pour la créer en sa réalité vivante, toutes les formes toutes les splendeurs du Verbe.

Ce Verbe, dont l'unité ne peut être parfaite que s'il s'exhale du même creuset humain comme d'un encensoir en lequel l'âme de l'esthète a jeté toutes ses facultés, toutes ses forces, toutes ses ardeurs, tous ses rêves, et qui s'allume à la pure flamme émanée du foyer mystérieux et éternel.

Ainsi Wagner écrivit ses poèmes, sa musique, ses décors. Et son œuvre, unique par sa puissance géniale, est Une encore par l'Harmonie de son expression d'art.

HENRY DE MALVOST.



Critique des Mœurs

L'Angleterre n'ayant pas défendu avec une énergie suffisante M. Clémenceau dans l'affaire des papiers Norton, la République française vient, pour la punir, de lui créer des ennuis au Siam. Quelques pauvres hommes de Bretagne en servitude militaire à bord de nos vaisseaux, ont subi la mort afin que les papiers détenus par le faux diabétique de Bournemouth ne fussent pas livrés au public ni ne perdissent la réputation de nos plus honorables gouvernants encore indemnes.

Si l'on accepte l'excellente définition du crime que M. A. Hamon vient de publier : « *Tout acte qui lèse la liberté individuelle ;* » il est hors de doute qu'aux mille et un vols, assassinats, mensonges, escroqueries imputables à nos dirigeants de cette législature, le meurtre des pauvres matelots se peut ajouter.

M. Clémenceau n'en sera pas moins élu par les petits agriculteurs du Var désireux de se débarrasser au plus tôt de leurs garçons en âge de porter les armes et de recevoir les éclats d'obus. L'indemnité que paiera le Siam tente leur avarice ; et il vaut mieux mille écus dans sa bourse qu'un gaillard à sa table.

Le crime, comme le remarque M. A. Hamon, comprend dans sa définition la presque totalité des actes quotidiennement commis. Nous passons le temps à nous nuire, à brusquer la vie de nos semblables à nous arracher des mains le droit à l'existence. Et

ici, l'on me permettra de citer le judicieux raisonnement du célèbre révolutionnaire :

« Quelques-uns objecteront que, par le fait même de sa généralité, cette définition permet de classer parmi les crimes la presque totalité des actes quotidiennement commis. Cela est vrai, mais il n'y a là aucun empêchement à son adoption. En effet, cette objection naît de l'idée générale que tout *crime* implique réprobation pour l'acte et son auteur. La définition que je propose, je ne saurais trop le répéter, ne présume aucun autre élément que l'acte en soi. L'approbation, la désapprobation, la responsabilité, l'irresponsabilité sont des éléments spéciaux non liés à l'Acte en soi, mais au crime considéré avec ses causes, son but, son auteur, son ambiance physique et sociale. Ce sont là des éléments variables qui font que le même acte sera approuvé ou désapprouvé suivant le Temps, le Lieu et aussi dans le même Temps, le même Lieu suivant les circonstances déterminantes, suivant la mentalité collective. Quelques faits-types éclaireront ce sujet.

« Des hommes tuent un homme : crime. En recherchant les causes et le but, on constate que les assassins étaient en proie à la famine, dans un naufrage par exemple, et qu'ils ont tué pour soutenir leur existence. Il est évident que ce crime ne peut être réprouvé.

« Un homme vole : crime. En recherchant les causes et le but, on constate que cet homme a volé des aliments, des vêtements, parce que, étant sans pain, sans vêtue, il allait mourir de faim, de froid. Il est évident que ce crime ne peut être réprouvé, j'ajouterai même que son auteur doit être loué.

« Un homme domestique un animal sauvage : crime, car il lèse la liberté individuelle du dit animal. On constate que cette domestication accroît le bien-être des humains, c'est-à-dire des individus de même espèce que l'auteur du crime. Il est évident que tous les hommes trouveront ce crime utile et loueront acte et auteur.

« Un homme tue des animaux, les mutile : crime. A l'analyse des causes et du but, on constate que cet homme est un chercheur qui espère par ces expériences meurtrières, faire des découvertes propres à améliorer l'existence soit des autres hommes, soit des autres animaux. Il est évident que ce crime est louable, que le crime sera loué.

« Ce même crime est perpétré dans un but identique en une région où la collectivité humaine a divinisé ou sacré l'animal victime du crime. L'acte est réprouvé, le criminel est châtié.

« Ce même crime est accompli, mais à l'analyse étiologique on constate que le criminel a agi pour s'amuser, se récréer. Il est

évident que l'acte et l'auteur seront désapprouvés par les hommes à mentalité affinée, tandis qu'ils seront indifférents pour d'autres hommes, moins affinés. Cela est si vrai que si la généralité des hommes civilisés ont légiféré pour protéger les animaux, ils n'ont compris dans ces lois que certains d'entre eux, et ils ne considèrent point comme châtable, pas même comme blâmable, les actes de martyriser ou de tuer des mouches, des fourmis, etc.

« La guerre n'existe point sans individus tués, blessés, mutilés, sans choses détruites, volées : crime. Grand nombre de gens ne la considèrent pas cependant comme répréhensible ; d'aucuns la glorifient, célèbrent ses auteurs ; d'autres la contempnent flétrissent ses auteurs.

« Un homme vole : crime. A l'examen étiologique, on constate qu'il a volé pour accroître ses jouissances qui déjà outrepassent celles de la moyenne des humains. La généralité des hommes blâmera crime et criminel (1).

« Un homme falsifie des produits alimentaires ou autres : crime. Il l'a fait si adroitement que ses actes sont légaux. Crime et criminel seront par beaucoup approuvés, par une minorité blâmés,

« Un homme s'approprie plus de biens fonciers, immobiliers, mobiliers ou fongibles qu'il ne lui en est nécessaire pour son existence : crime. En effet, il soustrait aux autres hommes tout ce dont il a en excès ; par suite il lèse la liberté de traduire en jouissance de ces biens la volition de jouir d'eux qui est chez ces autres hommes. C'est là la règle dans les actuelles collectivités humaines. Le crime est conforme aux mœurs, le criminel est considéré, sauf par une minorité.

« Un homme possède comme chose d'autres hommes, des esclaves : crime. Hier encore, cela était conforme aux mœurs, ne blessait aucun sentiment et, par suite, n'entraînait aucune réprobation, tandis qu'aujourd'hui la majorité des civilisés blâme ces actes.

« Un homme abuse du pouvoir que la collectivité lui a concédé librement dans un but déterminé ; un homme garde ce pouvoir malgré la collectivité ; un homme s'empare du pouvoir, contre la volonté de la collectivité : crimes. C'est là la règle dans les sociétés actuelles. La majorité des hommes trouvent ces actes bien puisque conformes aux mœurs ; leurs auteurs sont honorés toujours, glorifiés quelquefois.

« Un homme se révoite contre la collectivité : crime. A l'analyse étiologique, on constate que la liberté de l'auteur était lésée par la collectivité, agissant ainsi criminellement à son égard ; on cons-

1. MM. de Lesseps par exemple dans l'affaire du Panama.

tate que le but de ce crime était de provoquer la modification du contrat social de façon à ce que le bien-être de chaque contractant fût accru. Les uns blâmeront l'acte, châtieront le criminel, les autres loueront l'acte, glorifieront ou même déifieront le criminel.

« Ces quelques exemples confirment l'impossibilité de déterminer le crime si l'on y implique la notion de réprobation ou d'approbation, car suivant l'époque et le lieu, le crime et les criminels seraient différents. »

Une logique aussi parfaite marque la vanité des lois, et comme la pénalité ne saurait suffire à l'amélioration du monde. Depuis des temps, d'ailleurs, les criminalogistes l'ont soutenu : la diminution des méfaits dépendra des mesures préventives, non de la répression.

Que les habitants d'un pays jouissent d'une certaine félicité; aussitôt les meurtres et les vols viennent en décroissance. L'homme nuit quand il souffre. Combattre la douleur humaine c'est nous préserver contre les méchancetés possibles des souffrants.

A tout prendre, lorsque l'homme, par la suite des infortunes, s'estime acculé au crime ou au suicide, à la nocivité envers autrui ou au meurtre de soi-même, pouvons-nous lui décerner le blâme s'il tue plutôt que de périr? En somme, les deux actes sont égaux. L'effort social perdrait des deux parts un coefficient d'action pareil, une unité ou une autre parmi ses éléments de progrès. Il est donc indifférent, par logique, de savoir si le patient tuera ou s'il périra.

Les véritables auteurs des actes qualifiés crimes sont, dans l'organisation actuelle, les législateurs qui ne surent pas être et ne voulurent pas créer un état de vivre général assez bon pour ne conduire aucun homme au suicide.

Nous demeurons malheureusement toujours aux principes des premiers âges barbares. Jadis un homme bardé de fer descendait du donjon dans la plaine, pour assommer ou asservir les pauvres diables défendus de leur seule souquenille. Aujourd'hui l'homme des usines, sans même avoir à descendre, détruit plus facilement les misérables par le mauvais air des ateliers. L'an 1892 il y a eu environ quatre-vingt-dix mille personnes supprimées, en surcroît des meurtres industriels, par la faim. Le parlement qui tient à maintenir un pareil ordre de vie sur les gens de France, accomplit-il, oui ou non, un acte à qualifier de crime?

Nous allons tenter, pendant ce mois de lever notre parole contre ces guerriers terribles du Capital. Nos voix seront-elles assez hautes pour dénoncer les massacreurs? Sans doute non. Beaucoup encore suivront leurs gonfalons et leurs bannières, enchan-

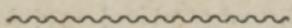
tés par le bruit des olifants, les couleurs brillantes des écus, et la sveltesse des pages, et la gentillesse des dames chevauchantes.

A ceux-là nous conseillons pour le lendemain du vote une promenade philosophique dans Paris. Ils s'y pourront instruire.

Les vieillards seront rencontrés nombreux par le promeneur, et munis de barbes bien peignées dans les jardins et les avenues des quartiers riches. Puis, quand le fâneur aura remonté vers les faubourgs ; il s'étonnera de voir des figures toujours plus jeunes, plus jeunes, la foule des jeunes figures qu'aucune sénilité ne départera.

Qu'il songe alors où gisent les vieillards absents des faubourgs ; qu'il songe aux cimetières étendus des banlieues ; et il pensera peut-être que son vote porté aux urnes en faveur des gouvernants a maintenu pour quelques années encore l'ère du grand massacre. Instinctivement il regardera si du rouge n'a pas failli sourdre de ses mains.

PAUL ADAM.



Courrier Littéraire

LE DOCTEUR PASCAL

18 juillet 93.

Avant de devenir, comme tous les ans à pareille époque, la proie des étrangers, Paris a voulu se ressaisir : il s'est offert une émeute à l'eau de rose, et, quoique meurtri, il se trouve tout ragaillardé par son expérience, et prêt à reprendre, avec un soupir de soulagement, son existence journalière. Pourtant, la température aidant, cela a bien failli se gâter : on cassait, ou, plutôt, on se faisait casser la tête dans la rue, la presse quotidienne retrouvait toute l'ardeur de ses polémiques d'antan, on parlait d'anarchie ou de coup d'Etat au dedans, de guerre coloniale au dehors, et l'avenir paraissait sombre pour le ministère. Mais nos gouvernants sont gens de ressource; un seul acte, accompli avec le tact et l'à-propos qui les caractérisent, a contribué, plus que le remplacement du préfet de police, plus que la mobilisation formidable des troupes de province, plus même que la fermeté douce des brigades centrales, à pacifier Paris et à changer son hostilité sourde en gratitude pour le gouvernement qui nous honore : *Emile Zola a été décoré!* Aussitôt la rue a repris sa

tranquillité, les votes de confiance ont afflué à la Chambre, le gouvernement tout entier, en la personne de M. Poincaré, a reçu la bénédiction attendrie et rédemptrice de M. Ch. Formentin, et, si la Fête nationale n'en a pas été vivifiée du coup, c'est sans doute que la bonne nouvelle n'avait pas eu le temps de pénétrer dans les masses populaires. N'allez pas croire pourtant que la boutonnière du Maître fût jusqu'à ce jour lamentablement vide, un ruban rouge y fleurissait déjà. Ce n'était donc pas un oubli, honteux pour la *République athénienne*, qu'on réparait en décorant le grand écrivain : on l'a simplement fait monter en grade, on l'a élevé d'un degré dans le mandarinat littéraire. Et si on rapproche cette distinction nouvelle de la publication récente du dernier roman du Maître et du banquet triomphal à lui offert depuis, on croit voir entre ces événements une corrélation impérieuse de cause à effet et on espère trouver enfin le chef-d'œuvre, si souvent promis à notre admiration déçue, dans *le Docteur Pascal*.

* * *

Eh bien ! ce livre je l'ai lu, relu, et ma tête en est encore douloureuse ; j'ai peine à débrouiller mes impressions. Il me semble que je viens de traverser un de ces défilés monstrueux, comme la *Via Mala*, où le gracieux coudoie le grandiose, le beau l'horrible, le rare le banal, et dont on n'emporte qu'un souvenir confus, tellement tout cela est enchevêtré, désordonné, chaotique. Et plus j'y songe, plus je me demande comment ce roman a pu me causer cette sensation. La fable en est simple : Pascal Rougon vit retiré à la Soulérade, près Plassans, occupé uniquement de recherches scientifiques sur l'hérédité, et prenant pour base de ces recherches sa propre famille ; avec lui demeurent sa nièce Clotide, âgée de vingt-cinq ans, et sa vieille bonne Martine. Poussé par la vieille M^{me} Rougon, qui craint de son fils la publication de pièces compromettantes pour l'honneur de la famille, affolée par la dévotion, Clotide cherche à dérober les dossiers de son oncle qui la surprend, et, dans sa fureur, la brutalise. Dompté par cette étreinte d'homme, attendrie par la vue des ravages que son hostilité continuelle a causés chez Pascal, elle s'aperçoit qu'ils s'aiment sans le savoir, et joyeuse, fait alors don au vieillard de sa jeunesse. M^{me} Rougon réussit à les séparer, malgré leur amour, et Pascal en meurt, trop tôt pour revoir Clotide ; ses dossiers, son œuvre sont brûlés avec une joie féroce par sa mère. Mais, avant de mourir, il a

eu cette joie suprême d'apprendre que sa maîtresse allait avoir de lui un enfant et que sa famille, cette souche desséchée et pourrie, verdissait à nouveau dans ce petit être, exempt peut-être enfin des tares héréditaires.

Et cette donnée si simple semble tout embrumée ; on a de la peine à la dégager, à l'extraire, à l'amener à cette forme concentrée. Quelle est donc la cause de ce manque de clarté ? Est-ce la profusion des détails : longueur et largeur des pièces, couleur et description minutieuse des tentures, nombre des meubles, et telle note revenant régulièrement, indéfiniment, exaspérante à la longue, comme la blouse noire de Clotilde ? Mais ce luxe de précision tatillonne se trouve dans les romans précédents de Zola. Sont-ce les dissertations techniques, cette fois, des réminiscences de bouquins scientifiques occupant des pages entières du principe de l'hérédité, au milieu d'une grêle de termes et de noms barbares : « Il était donc allé des gemmules de Darwin, de sa pangenèse à la périgénèse de Hœckel, en passant par les stirpes de Galton. Puis il avait eu l'intuition de la théorie de Weismann... » ? Mais tout ce fatras se trouvait dans les autres œuvres du Maître, et cette fois, nous ressentons une impression toute nouvelle. Il faut donc chercher ailleurs les causes de cette incertitude, de ce vague, qui nous étonnent. Il y en a deux à notre avis. Ce sont : l'envahissement tout nouveau des acteurs du drame par la personnalité de l'auteur, et surtout, l'insuffisance de sa méthode habituelle à peindre les êtres qu'il met en scène aujourd'hui.

On a souvent adressé à Victor Hugo le reproche de trop mettre ses idées et ses sentiments dans la bouche de ses personnages ; on n'a pas manqué, au contraire, de rendre au pontife de l'école réaliste cet hommage d'être le biographe discret des siens, de ne jamais laisser deviner sa personnalité et de peindre la Vie, seule et tout entière. Aujourd'hui, il faut en rabattre. Les idées du docteur Pascal sur l'hérédité, ces idées que l'auteur étale si complaisamment devant nous, sont évidemment celles de Zola lui-même. Et cela est tout naturel ; et on peut seulement regretter que l'exposition de cette théorie arrive à la fin de la série des Rougon-Macquart, avec l'air d'être faite après coup, pour justifier les faits racontés, au lieu d'avoir été placée en tête de l'œuvre dont chaque épisode eût été alors un développement logique, découlant nécessairement du principe posé. Mais imaginez Hernani, au moment de mourir, revenant par la pensée sur les faits de la pièce qui vient d'être représentée, et s'exprimant en ces termes : « Que de belles choses dans ma vie, quelles aventures touchantes, quels épisodes grandioses ! Tout y est : l'amour, la politique, l'histoire, la philosophie ; depuis le tendre aveu arraché à la

vierge jusqu'aux conseils sublimes donnés au roi! » J'ose douter de l'enthousiasme du parterre, à ce *satisfecit* que le poète se décernerait lui-même. Eh bien! écoutez le docteur Pascal parlant de sa famille, de cette famille qui est le fonds même de l'œuvre du Maître. « Oui notre famille pourrait, aujourd'hui, suffire d'exemple à la science... Et elle est aussi un document d'histoire, elle raconte le second Empire, du coup d'Etat à Sedan... Quelle masse effroyable remuée, que d'aventures douces ou terribles, que de joies, que de souffrances jetées à la pelle, dans cet amas colossal de faits! Il y a de l'histoire pure, l'empire fondé dans le sang... Il y a des études sociales, le petit et le grand commerce, la prostitution, le crime, la terre, l'argent, la bourgeoisie, le peuple.. Il y a de simples études humaines, des pages intimes... Il y a de la fantaisie, l'envolée de l'imagination hors du réel. Il y a de tout, de l'excellent et du pire, du vulgaire et du sublime, les fleurs, la boue, les sanglots, les rires, le torrent même de la vie charriant sans fin l'humanité! » Et ne croyez pas que j'en ajoute, j'en retranche. Comment expliquer cette envolée lyrique, cet enthousiasme débordant? Est-ce le cri de confiance en son œuvre, de révolte d'un écrivain méconnu? Mais Zola est comblé d'honneurs, acclamé par la presse, lu et admiré dans le monde entier. Est-ce l'infatuation d'un homme ivre d'orgueil, fier d'étaler son omniscience et son universalité? Mais il a connu toutes les louanges, les plus grossières comme les plus raffinées; il ne peut pas éprouver le besoin de s'encenser lui-même, et, d'ailleurs, comment se vanterait-il de ce pêle-mêle de connaissances diverses? Ce serait se rabaisser au rôle de vulgarisateur, se poser en égal de J. Verne ou de Louis Figuier. Ne serait-ce pas plutôt la protestation de l'artiste qui voit son idée faussée, les honneurs officiels allant, non au romancier, mais au courtier électoral qui a su décrier l'empire, sa popularité formée d'éléments grossiers, de la dépravation des collégiens qui lisent *Nana* en cachette, de la sottise de tous les Homais qui voient, dans cette théorie de l'hérédité, l'occasion de faire preuve d'irréligion et de manger du prêtre? N'est-ce pas qu'il a voulu affirmer le côté purement artistique de son œuvre, en en faisant voir l'ensemble et l'harmonie? Nous voulons l'espérer. En tout cas, il est regrettable, pour l'unité du livre, que ces pages y soient incorporées, au lieu d'être rejetées en préface, si toutefois leur nécessité se faisait sentir.

Mais ce n'est pas là le défaut grave, le défaut qui, pourtant, à notre avis, est le plus sûr garant de la gloire du Maître, du chef-d'œuvre futur qu'il nous doit. Jusqu'ici, sous des noms quelconques, ce n'était pas des hommes mais des machines qu'il peignait, Ses personnages avaient de la machine l'inconscience, esclaves

qu'ils étaient de l'hérédité ou de passions violentes qui annihileraient leur personnalité; leurs actes découlaient de cette force initiale, mathématiquement, sans que leur conscience ou leur volonté eût rien à y voir. L'auteur ne pouvait donc que décrire ces actes; et pour échapper à la froideur de cette conception anti-vitale, il devait forcément entrer dans un luxe de détails, une minutie de description, une décomposition outrée de chaque mouvement qui pussent, par leur fourmillement, donner l'illusion de la vie. Mais cette méthode, devenue instinctive par l'habitude, bonne pour les romans précédents, se trouve fautive cette fois où les deux principaux personnages du livre, Pascal et Clotilde, sont des êtres sains, forts et libres, guidés dans la vie, non plus par quelque passion morbide, mais par l'âme et le cœur. Et nous avons ce spectacle étrange de figures secondaires, — telles que la vieille M^{me} Rougon, l'oncle Macquart, la servante Martine, — d'une netteté remarquable, tandis que les personnages du premier plan sont indécis, et de pages, admirables en elles-mêmes, qui surprennent par leur nouveauté d'accent à ce point qu'on serait presque tenté d'y voir une palinodie de Zola, la condamnation de sa méthode première. C'est qu'il a senti instinctivement, dans son respect de la vie, combien faux et conventionnels étaient ces hommes-machines qu'il mettait en scène autrefois; c'est que son ancienne méthode, imposée par l'habitude, a trahi sa pensée actuelle. C'est pourquoi, aussi, je salue avec joie cette œuvre inégale, si loin de la pondération impeccable de *l'Assommoir*, mais qui nous promet formellement le chef-d'œuvre attendu où le Maître, libre enfin de tout parti-pris d'école, peindra, sans les rabaisser, les splendides mouvements de l'âme humaine saine et libre.

RENÉ BOUDARD.

Le Gérant : L. BERNARD.

IMP. NOIZETTE, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

PAUL MARGUERITTE

Ma Grande

ROMAN

Un volume in-18 jésus. — Prix. 3 fr. 50

HENRI LAVEDAN

Une Cour

Un volume in-18 jésus. — Prix. 3 fr. 50

AUGUSTE GERMAIN

Nos Princes

ROMAN

Illustré par M. RADIGUET

Un volume in-18 jésus. — Prix. 3 fr. 50

Les Entretiens Politiques et Littéraires

SONT EN VENTE

PARIS

Chez les principaux Libraires

FRANCE

Aix.	Dragon.
Ajaccio.	De Peretti.
Amiens.	Courtin-Hecquet.
Angers.	Lacheze et Cie.
Besançon.	Jaquard.
Bordeaux.	Bourlange.
—	Dauche.
—	Duthu.
Boulogne-s.-Mer	Chiraux.
Bourg.	Montbarlon.
Bourges.	Renaud.
Brest.	Robert.
Caen.	Brulfert.
Châlons-s.-Marne	Weill.
Chambéry.	Baujat.
Cherbourg.	Marquerie.
Clermont-Ferrand. .	Ribon-Collay.
Dijon.	Armand.
Saint-Etienne. . . .	Chevalier.
Fontainebleau. . . .	Desprez.
Grenoble.	Baratier.
Le Havre.	Bourdignon.
—	Dombu.
Lille.	Tallandier.

Lyon.	Bernoux et Cummin.
—	Veuve Cantal.
—	Dizain et Richard.
Marseille.	Aubertin.
—	Carbonnelle.
Montauban.	Bian.
Montpellier.	Coulet.
Nancy.	Grosjean-Maupin.
Nantes.	Vier.
Nice.	Visconti.
Nîmes.	Catelan.
—	Morin-Fesselier.
Orléans.	Herluison.
Poitiers.	Druinaud.
Saint-Quentin. . . .	Triquenaux-Devienne
Reims.	Michaud.
Rouen.	Lestringant.
—	Schneider.
Saumur.	Milon.
Toulon.	Rumèbe.
Toulouse.	M ^{lles} Brun.
Tours.	Pericat.
Versailles.	Flammarion,

ETRANGER

ALLEMAGNE

Strasbourg.	Treuttel et Wurtz.
Berlin.	Ascher et Cie.
Leipzig.	Brockhaus.
Munich.	Ackermann.
Stuttgard.	Witzwer.

ANGLETERRE

Londres.	Hachette.
------------------	-----------

AUTRICHE-HONGRIE

Vienne.	Brockhaus.
Buda-Pesth.	Revai frères.

BELGIQUE

Bruxelles.	P. Lacomblez.
—	Lebègue et Cie
—	Spineux.

ÉGYPTE

Le Caire.	Barbier.
-------------------	----------

ESPAGNE

Barcelone.	Piaget.
Madrid.	Romo et Fussel.

ITALIE

Rome.	Bocca.
Milan.	Treves frères.
Turin.	Bocca.

PORTUGAL

Lisbonne.	Fereira.
-------------------	----------

SUÈDE

Stockholm.	Loostroom.
--------------------	------------

SUISSE

Bâle.	Georg.
Berne.	Nedegger.
Genève.	Burckhardt.
—	Hegimann.
Lausanne.	Duvoisin.
Zurich.	Meyer et Zeller.

TURQUIE

Constantinople. . . .	Biberdjan.
-----------------------	------------